



de 7/05.2015

J'ai 90 ans passés, j'attaque les 91 !  
J'peux presque plus marcher.  
Je suis pas du pays, j'suis de Felletin.  
C'est pas bien loin, c'est à trente kilomètres.  
J'suis venu ici tard, quand je me suis marié.  
Quatre, cinq ans après la guerre. J'me suis marié avec  
une fille du coin, elle était du Rat. Elle est morte y a  
vingt ans déjà. Mais moi j'ai des enfants. Six qui sont  
des petits-enfants, et les arrières, des tout p'tits, des  
six, sept ans, j'en ai sept. Mais mon fils il est pas là, il  
est à Bordeaux. Il est facteur, fonctionnaire. J'ai ma  
fille qui vient souvent, elle est à côté de Limoges. Sept  
tout-petits, y a eu une naissance chez ma petite-fille  
de Bordeaux. Les enfants sont partis pour le travail.  
Mon fils il a été nommé à Paris comme fonctionnaire  
au début, et après il a passé un autre concours, il a été  
du côté de Bordeaux. Oh, il a fait du chemin.

Je travaillais ici, alors maintenant je suis habitué  
ici, je reste là. J'ai assez voyagé quand j'étais jeune,  
maintenant c'est fini. J'étais partout moi, en Occu-  
pation, en 45. J'ai fait le maquis et tout ça. Pas ici,  
non, en Corrèze. Mais la Corrèze est pas loin d'ici.  
On changeait souvent de quartier, pour pas qu'y nous  
attrapent. On était du côté de Crocq, au Chanceix, le  
maquis du Chanceix si vous entendez parler. Mais tous  
mes copains... la moitié qui sont morts. De vieillesse.

J'avais vingt ans au maquis. J'ai fait les chantiers de  
jeunesse. Au début, Pétain, il avait installé ça. Les  
chantiers de jeunesse c'est comme le reste. On m'a  
amené dans un camp pour la peinture, j'ai jamais vu  
un pot de peinture ! J'y suis parti au mois de juillet,  
jusqu'à la fin de l'année. Après on a été en STO à  
Saint-Etienne. Pis m'ont renvoyé en permission ces  
cons-là ! Y m'ont plus revu ! Après les flics m'ont  
cherché. Y nous cherchaient pas beaucoup.  
Avec les copains du maquis on est venus une fois par  
ici. Pas à Faux, à Gentioux, on y est restés deux trois  
jours. On était bien placés, y avait les gendarmes qui  
nous gardaient ! Y avait une brigade de gendarmerie à  
Gentioux, elle y est bien toujours.  
C'est vieux tout ça, y a soixante-dix ans !  
À Gentioux on couchait dans le bourg, y avait un  
château dans le bourg, on était là. On y est pas restés  
longtemps, on est partis après, on est partis plus loin.  
On a fait une embuscade une fois. Mais y fallait déga-  
ger après. Ils étaient nombreux, les gars, sur la route,  
qui descendaient la butte en face. C'étaient des Alle-

*Maintenant, y a tellement de nouveaux.  
Au fond, là-bas, des HLM, je les connais même pas.  
Ils voyagent en voiture,  
alors on n'a même pas le temps de les voir.*

mands. Après, vieux, on a déguerpi. Ils ont cherché,  
mais ils ont pas trouvé, avec leurs automitrailleuses et  
tout ça.

Moi je les ai vus quand on était au chantier de jeu-  
nesse. Ils nous ont encerclés, ils sont venus au camp,  
ils ont fait le tour du camp en moins de deux, on les  
avait pas vus arriver. Ils nous ont gardés la journée, on  
pouvait pas sortir, on n'avait pas le droit.

Huit jours avant la quille, à La Rochelle – nous, on  
a fait la poche de La Rochelle – j'ai eu trois copains  
de tués. Sur les mines, là. Les Chleus avaient miné à  
côté d'un pont. Et ils y ont été traîner là, ces cons-là.  
Y en a un qu'a mis le pied un peu de travers, pan !  
Allez ! Enlevé ! C'est une automitrailleuse qu'a été  
les sortir parce qu'ils avaient peur qu'y ait une autre  
mine, alors. Y en avait un de chez moi, de Felletin. Les  
autres, je sais pas d'où ils étaient.

Que j'sois là ou que j'sois ailleurs, c'est pareil.  
Maintenant, y a tellement de nouveaux. Au fond, là-  
bas, des HLM, je les connais même pas. Ils voyagent  
en voiture, alors on n'a même pas le temps de les voir.  
Les jeunes je les connais pas. Y en a deux ou trois qui  
viennent me voir, mais c'est pas des jeunes. Ils sont  
plus jeunes que moi, mais ils ont cinquante ans.  
Dans les années 70, y avait pas ces baraques. J'ha-  
bitais le bourg, derrière la pharmacie, chez Arvis. Y  
avait du monde dans le temps. À côté c'est fermé, ils  
sont morts.

Y avait bien une dizaine de bars, y en avait partout  
dans tous les coins. T'en avais trois quatre, sur la place.  
Y avait les vieux qui existaient, qui sont tous morts.

J'étais peintre en bâtiment. J'allais sur Gentioux, Fé-  
niers, Pigerolles. J'allais même à Felletin, c'était mon  
pays. Je connaissais à peu près tout le monde. Mainte-  
nant j'en connais moins. De ceux que j'connaissais, y  
en a plus. Les vieux qui buvaient bien le canon !  
Les bistrots, c'était bien fait pour boire un coup !



*La campagne, je savais pas ce que c'était,  
en exagérant je dirais que je savais presque même pas  
qu'il y avait des gens à la campagne.  
Pour moi, la campagne, c'étaient les vacances,  
pas la vie tout le temps, donc on peut pas dire que  
c'était ça qui me motivait  
parce que je connaissais pas.*

Je suis née à côté de Paris. Je suis arrivée ici il y a dix ans, un peu plus.

J'étais jamais venue ici avant de m'installer ici, je suis venue avec un groupe de jeunes et, au moment de l'installation, en collectif à Tarnac. On est venus ici pour plusieurs facteurs, une des raisons les plus concrètes c'est que le maire de Tarnac nous a vraiment accueillis, ce qui était pas évident, parce qu'on était un groupe de plus de quinze, de la ville en plus. Il nous a donné des coups de main, il nous a aidés, on débarquait, on connaissait pour la plupart pas grand chose de la vie ici, de la vie à la campagne, il nous a donné beaucoup de soutien pour nous expliquer des choses, comment s'occuper de la terre.

Y avait des désirs divers qui nous amenaient ici. Moi c'était pas l'attrait de la campagne, je savais pas ce que c'était, en exagérant je dirais que je savais presque même pas qu'il y avait des gens à la campagne. Pour moi, la campagne, c'étaient les vacances, pas la vie tout le temps, donc on peut pas dire que c'était ça qui me motivait parce que je connaissais pas. Moi c'était le fait d'avoir rencontré des personnes qui me donnaient envie de participer à ce projet, de m'engager dans cette vie-là, et il se trouve qu'ils venaient à la campagne, donc je suis venue avec. C'était un appel d'être là, d'aller vers quelque chose, c'était très fort, de sentir l'élan d'être ici.

Dans la période de l'arrivée, je n'ai pas travaillé la terre, y avait beaucoup de travail à faire sur le lieu où on habitait, c'étaient plutôt des travaux de maçonnerie, de main d'œuvre, de cet ordre-là. Il m'a fallu vraiment trois ans pour commencer à regarder la nature ici.

J'étais occupée sur le lieu à construire, à mettre en place les choses, il manquait une cuisine, y avait beaucoup de choses à faire, je le voyais même pas qu'il y avait la nature. Et puis un jour, je l'ai vue.

Alors j'ai travaillé avec la terre, et appris beaucoup d'elle, au travers des cueillettes de plantes sauvages. J'ai découvert le vivant, la nature, les saisons ; quelque chose qu'est là, à disposition de tout le monde, c'est important de partager ce fait-là, que c'est là, que tout le monde peut y avoir accès.

Après j'ai quitté Tarnac, ça fait un peu moins d'un an que je suis à Faux. C'était très simple de m'installer à Faux, parce que je connaissais déjà des personnes à Faux, et puis je connaissais le coin.

Je me suis intéressée à la nature, au sauvage, c'est quelque chose que j'ai découvert super tard. J'ai l'impression qu'il y a des personnes qui ont grandi ici, qui ont un rapport justement à leur environnement, et peut-être aussi un autre rapport au temps.

La question de partir d'ici m'a traversée plutôt au départ, pendant les premières années, mais c'était pas lié à ici, c'était lié aux conditions de vie en collectif et la façon dont ça se passait, et ce qui m'a attachée là, c'est le fait de croire que ça allait changer, qu'il y avait quand même quelque chose de très fort, d'un appel, et un attachement fort à cette idée-là. Que le présent était difficile à ce moment-là, mais qu'il y avait quelque chose de plus fort ; cette envie de partir elle était mise de côté, dépassée. Après les choses ont évolué et j'avais plus du tout envie de partir.

Je suis contente de pas faire grandir ma fille dans la ville, comme ça a été le cas pour moi, je suis contente de proposer autre chose à un enfant.



11/05. 2015

*Je me suis intéressée à la nature, au sauvage,  
c'est quelque chose que j'ai découvert super tard.  
J'ai l'impression qu'il y a des personnes  
qui ont grandi ici, qui ont un rapport justement  
à leur environnement,  
et peut-être aussi un autre rapport au temps.*

Ce qui me lie ici... ? c'est pas une question facile, c'est comme demander à quelqu'un pourquoi il est amoureux de quelqu'un.

Une des choses, je pense, forte, c'est cette nature qui est là. De connaître, d'avoir une familiarité avec un environnement, et évidemment les amis, les personnes, quelque chose de l'ordre du connu et reconnu, et depuis que je suis à Faux, y a quelque chose de l'ordre de nouvelles rencontres aussi. Le mot qui me vient c'est bienveillance, y a beaucoup de bienveillance dans ce village.

Je trouve que même si c'est un petit village, y a beaucoup de choses qui se passent, y a beaucoup de gens qui passent aussi, comme là ce qu'on est en train de faire, c'est pas quelque chose qui est tout le temps possible. Je trouve ça chouette, qu'il y ait du mouvement.

J'ai la sensation d'être beaucoup plus présente à l'existence ici qu'à Paris ; quand je repense aux rapports que j'avais là-bas, c'était très superficiel, très mouvant, changeant, y avait l'âge et y a aussi la ville : y a beaucoup beaucoup de gens.

Pour moi il y a plus de possibilité d'être liée à l'existence ici, ça correspond plus à un environnement qui permet ça, que la ville, par rapport aux personnes qui sont là, par rapport à la nature qui est quand même un espace de ressource très fort quand il y a besoin de prendre un temps pour être présent.

Je fais aussi de la thérapie cranio-sacrée, c'est une forme d'ostéopathie douce. Je travaille dans un cabinet à La Villedieu depuis février.

Dans dix, quinze ans, j'espère qu'ici ce sera toujours un lieu d'accueil comme c'est maintenant.

Je retourne très rarement à Paris, j'y suis allée une fois avec Ouma, ma fille, pour lui montrer, faire les touristes, voir la Tour Eiffel, les Bateaux-Mouches, les restaurants, les cinémas, les musées, mais c'est tout. Après quand je dois y aller pour des raisons particulières c'est pas un problème. Ça reste très simple d'être à Paris, j'aurais pas envie d'y rester, mais très rapidement je retrouve les réflexes, les trucs qui font que c'est facile.

*Depuis que je suis à Faux,  
y a quelque chose de l'ordre de nouvelles rencontres aussi.  
Le mot qui me vient c'est bienveillance,  
y a beaucoup de bienveillance  
dans ce village.*